

XYZ. La revue de la nouvelle

Delirium tremens

Jean Boileau



Numéro 77, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boileau, J. (2004). Delirium tremens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 13–19.

Delirium tremens

Jean Boileau

Ce soir-là, Berlin était embrumé comme une ville anglaise, et la ruelle qui passe derrière le musée égyptien était sombre et froide. Depuis un moment déjà, j'essayais d'ouvrir la porte réservée aux employés, mais la serrure résistait obstinément à chacune de mes tentatives maladroites. Il faut dire que je tenais une de ces gueules de bois comme on en tient rarement une toute une vie de poivrot et que ma main n'était pas très sûre.

J'étais à bout de patience et à deux doigts de renoncer lorsque la porte s'ouvrit brusquement, me laissant suspendu entre ciel et terre. Par miracle, je réussis à me rattraper au chambranle et à m'y appuyer un instant pour retrouver mon équilibre.

— Eh bien, c'est pas trop tôt !

Tout en haut de l'escalier qu'il commença à descendre, mon collègue Hans Muller protestait pour quelques minutes de retard.

— Désolé, vieux, mais j'ai eu une de ces journées... J'ai même failli ne pas venir.

Hans arriva à ma hauteur et s'arrêta.

— Tu parles ! Encore une journée passée au comptoir du gros Herman à boire son tord-boyaux hors taxes et à radoter comme une vieille femme sénile. C'est un miracle que tu ne sois pas encore aveugle, et lui en prison !

— Oh ! Arrête...

Mais je n'étais pas en état de protester, j'avais peine à tenir debout. Et puis Hans avait parfaitement raison, j'arrivais directement du bar, et mon haleine devait empestier l'alcool à des kilomètres.

— Bon, la prochaine fois, j'appelle le directeur et je te fais foutre à la porte ! C'est compris ? Et puis merde ! j'ai assez perdu de temps, je m'en vais !

Je n'allais certainement pas répondre et m'enfoncer davantage, alors je le regardai partir sans répliquer. De toute façon, je

le savais bien, les sempiternelles menaces de Muller n'ont jamais de suite ; il est râleur, mais pas mauvais bougre.

Tant bien que mal, je gravis l'escalier et me rendis jusqu'à la salle de repos du personnel de garde. Enfin seul, j'allais pouvoir m'asseoir et fermer les yeux pendant quelques minutes pour reprendre des forces.

Mais ces quelques minutes menacèrent bientôt de se transformer en heures, et j'aurais dormi jusqu'au matin si un tintamarre infernal ne m'avait réveillé en sursaut. Dans mon sommeil, j'avais fait tomber le trousseau de clefs que Muller avait laissé sur la table.

Un rapide coup d'œil à l'horloge m'apprit que plus d'une heure s'était écoulée depuis mon arrivée. Ramassant les clefs, je me dirigeai en chancelant vers les salles d'exposition.

Ce que j'aime de ce travail, c'est qu'il comble chez moi un besoin de tranquillité. La nuit, lorsque l'ombre et le silence envahissent le musée, quand je me retrouve seul et que je marche au milieu de ces œuvres d'art millénaires, je me berce de l'illusion que je suis riche et que tout m'appartient. Ainsi, au fil de mes tournées, je m'attarde volontiers quelques minutes dans mes salles favorites pour y admirer mes nouvelles acquisitions ; je passe en coup de vent dans celles qui me laissent indifférent, en me disant qu'il faudrait brader tout ça pour faire un peu de place ; puis je termine invariablement par ma salle préférée, celle où trône le buste de Néfertiti.

Néfertiti, reine d'Égypte ! Néfertiti la magnifique ! Il y a une âme dans ce visage de pierre et son indicible beauté me touche d'une manière que nulle femme vivante n'a pu égaler jusqu'à aujourd'hui. Même après toutes ces années en sa compagnie, même après toutes ces nuits passées à la contempler en silence comme un amoureux transi qui n'ose pas se déclarer, je ne me lasse jamais de la regarder.

Justement, j'entrais dans la salle de la reine et j'allais faire un peu plus de lumière pour m'asseoir en sa compagnie, lorsqu'un ordre sec retentit comme un coup de tonnerre dans le silence.

— Non ! Je vous en prie, pas de lumière. C'est dans la pénombre qu'elle est la plus belle.

Une bombe qui aurait éclaté à mes pieds ne m'aurait pas fait plus d'effet et je demeurai un moment paralysé, avant de pouvoir articuler une parole.

— Qui ? Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici à cette heure ? L'homme parut sincèrement étonné de ma question.

— Comment ? Votre collègue du soir ne vous a pas prévenu ?

— Mon collègue ! Muller ?

— Tout juste ! Monsieur Muller ne vous a pas prévenu de ma présence ?

— Non, il ne m'a rien dit.

En vérité, j'étais beaucoup plus surpris qu'alarmé. La présence d'un visiteur en plein cœur de la nuit, alors que le musée avait fermé ses portes depuis plusieurs heures déjà, me paraissait tellement incongrue qu'il ne pouvait pas ne pas y avoir une explication simple, une raison évidente qui m'échappait. Et puis l'homme n'avait vraiment rien d'un cambrioleur. Il était assis sur un banc, en contemplation devant Néfertiti, et mon entrée ne semblait guère l'avoir troublé. Il se leva pour me parler et son visage était fendu d'un large sourire.

— Alors là, je comprends votre étonnement ! Dieu merci, vous avez le cœur solide ! Mais laissez-moi vous expliquer : je suis de passage à Berlin pour quelques heures et je tenais absolument à revoir la reine. Seulement, comme vous venez de me le faire remarquer, le musée est fermé. Alors monsieur Muller, enfin si c'est bien son nom, car en fait je crois qu'il ne s'est pas nommé, monsieur Muller, donc, a eu la gentillesse de me laisser entrer et m'a permis de passer la nuit ici avec elle. Bien sûr, je lui ai donné cent marks pour sa peine.

Il plongea la main dans sa poche et en ressortit un billet de cent marks qu'il me tendit. Je regardai la main tendue et les cent marks pendant un moment et, pour Dieu sait quelle raison, je les refusai.

— Merci, mais ce n'est pas nécessaire. Comment avez-vous dit à Muller que vous vous appelez ?

— Je ne le lui ai pas dit.

Sur cette réponse qui n'en était pas une, faite sur le ton le plus naturel qui soit, il se rassit sur le banc et se replongea dans la contemplation du buste en calcaire de la reine Néfertiti. Si Muller était dans le coup, j'étais rassuré.

À ma troisième tournée, en revenant dans la salle de la reine, je pris une chaise et j'accompagnai en silence l'admirateur inconnu. En plus de quinze ans, j'avais appris à connaître le visage de la reine comme celui de la femme aimée. Ses yeux légèrement bridés et ses pommettes un peu saillantes m'avaient fasciné au premier coup d'œil et depuis, chaque nuit, je passais quelques heures à la contempler.

— On prétend que le pharaon Aménophis IV, son mari, la répudia pour la remplacer par une de ses filles. Quelle folie !

Je n'avais parlé que pour rompre le silence, mais l'homme sursauta et plissa les lèvres dans un mouvement irrité. Il mit un certain temps à répondre, comme s'il lui fallait retrouver son calme après une insulte particulièrement cinglante. Son ton était un peu sec, mais il s'adoucit rapidement.

— Allons donc ! Les historiens disent n'importe quoi. Et puis comment l'aurait-il pu ? Regardez un peu ce visage, ces yeux, ce cou qu'il avait tant de plaisir à embrasser.

Il leva les yeux au ciel, comme pour préciser un souvenir, avant de continuer pour lui-même...

— Sa peau avait un goût de sel... un goût de sel qu'il n'oublia jamais. C'était la femme la plus merveilleuse...

Il se perdit dans ses pensées.

— Vous semblez bien les connaître. Vous êtes peut-être spécialiste de l'histoire égyptienne ? archéologue, professeur dans une université ?

Cette fois, je crus qu'il allait rire.

— Disons que, pour cette période de l'histoire égyptienne, je suis certainement le plus grand spécialiste vivant !

Il n'ajouta rien d'autre et je ne mis pas beaucoup de temps à oublier sa présence, envoûtée que j'étais par la beauté de la reine. Finalement, vers cinq heures trente, alors que j'allais le quitter

pour entreprendre ma dernière tournée, le vieil homme m'arrêta d'un geste de la main.

— Ici avec ce travail, vous ne devez pas gagner une fortune, alors pourquoi avez-vous refusé les cent marks ?

Il parlait sans me regarder.

— Je n'en sais trop rien. Peut-être parce que je partage votre passion pour cette femme.

Étonné, il tourna son regard vers moi.

— Merci.

— Pourquoi ? Parce que j'ai refusé votre argent ?

— Non, merci de l'avoir appelée une femme ; même si ce buste sculpté, cette image très imparfaite, est tout ce qui reste d'elle.

Ses yeux capturèrent mon regard et, pendant un instant, j'y lus une grande tristesse. Un peu confus, j'allais le laisser à sa contemplation pour retourner à mon travail lorsqu'il me tendit un petit objet brillant.

— Gardez tout de même ce souvenir de nous.

L'objet en question était un magnifique scarabée en or de la taille d'un œuf de caille. J'essayai bien de le refuser, mais il ne voulut rien entendre et il se rassit sans me prêter plus d'attention que si j'avais déjà quitté la pièce. Je finis par mettre le scarabée dans ma poche et je sortis.

Quelques minutes avant sept heures, un bruit de pas retentit dans l'escalier. Mon remplaçant arrivait, et à l'heure juste. Lorsque je le vis, je fus étonné de reconnaître Muller qui, en principe, ne travaille que le soir.

— Comment ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ce matin ?

— Je remplace Dubbert, il avait besoin de sa journée. C'est lui qui va prendre mon poste ce soir.

— Dubbert ? Ah bon !

— Je n'ai pas besoin de te rappeler qu'il ne te porte pas particulièrement dans son cœur, alors ne le fais pas attendre, essaie d'arriver à l'heure pour une fois.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Et tandis que j'y pense, le type que tu as laissé entrer hier soir, il faudrait songer à le faire sortir avant l'arrivée des autres.

— Le type ! Quel type ?

Muller semblait réellement étonné de ne pas savoir de qui je parlais.

— Mais tu sais bien, le vieux type qui a passé la nuit avec Néfertiti. Il m'a dit que tu l'avais laissé entrer.

— Moi ? Jamais ! Allons le voir !

Nous nous précipitâmes, mais, bien entendu, à notre arrivée la salle était vide. Muller me jeta un coup d'œil perplexe.

— Ne me dis pas que tu commences à avoir des hallucinations !

— Mais... mais puisque je te dis qu'il était là ! Il m'a affirmé que tu l'avais laissé entrer !

Mais je ne protestais plus que faiblement.

— Et de quoi avait-il l'air, ton type ?

— Eh bien, il était...

Juste à ce moment, mon regard se posa sur la légende qui accompagnait le buste de Néfertiti, principalement sur la photo des statuettes de la reine et du pharaon Aménophis IV, que je reconnus immédiatement.

— Alors ? Il était comment ?

— C'est... c'est sans importance. J'ai dû avoir une hallucination, ou bien je me suis endormi.

En fait, je n'osais pas lui dire que l'homme en question ressemblait trait pour trait au pharaon.

— Endormi, tiens donc ! Je ne peux pas voir pourquoi, tu étais tellement en forme hier soir !

Muller s'esclaffa et me quitta en marmonnant quelque chose à propos d'éléphants roses. Je haussai les épaules et je sortis prendre l'autobus pour rentrer chez moi, j'en avais bien assez.

Pendant tout le trajet du retour, je ne pus songer à rien d'autre qu'à cette aventure incroyable. Une hallucination ! Était-ce possible ? Enfin quoi, cet homme, je l'avais bien vu, j'avais même discuté avec lui.

J'y songeais encore, devant la porte de mon appartement, alors que je fouillais distraitement dans ma poche pour prendre

mes clefs. C'est à ce moment précis que mes doigts se refermèrent sur un petit objet rond qui avait à peu près la taille d'un œuf de caille.

En un éclair, le cadeau du vieil homme me revint en mémoire et je me sentis presque défaillir. Excité, je tirai prestement l'objet de ma poche pour découvrir que c'était... un bouchon ! Un simple bouchon de plastique du mauvais vin mousseux que le gros Herman appelle pompeusement son champagne !